

Dou larro

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 8

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197426>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

suisse. Assis sur d'informes blocs de bois, les pères fumaient silencieusement. Un violent heurt à la porte nous fit tous sursauter. Le berger, maître du logis, se leva, ouvrit et s'effaça pour donner passage à un gendarme vaudois, mouillé et paraissant harassé. Un caniche noir lui emboîtait le pas. Il posa sa capote et sa carabine dans un coin et nous dit qu'il avait été surpris par l'orage et s'était égaré dans les sapins.

On lui fit place au feu. Il avala à sa gourde une gorgée de rhum, alluma sa pipe. La lueur de la flamme du foyer me fit voir alors un singulier visage. Le nez était écrasé comme par suite d'un coup de crosse, les dents manquaient et, malgré cela, l'ensemble était sympathique, une bonne figure de vieux soldat. La conversation s'engagea. Les pénibles devoirs du gendarme, des histoires tragiques de contrebandiers en firent nécessairement le fond. Chacun eut quelque chose à conter. Quand le tour vint au gendarme, bien ragailardi par de fréquentes accolades à sa gourde et la douce chaleur du foyer, il prit la parole en ces termes :

« Ce que je vais vous raconter est le plus triste épisode de ma vie. J'avais vingt-cinq ans et, sans me flatter, j'étais un solide gars. Détaché au poste de la Cure (extrême poste-frontière du canton de Vaud, près le fort des Rousses), dans l'hiver de 187... je m'en vis de cruelles, monsieur ! Tous les jours en ronde sur la frontière des Rousses, au bois d'Amont. Ah ! ces contrebandiers de malheur ! m'en ont-ils fait tracer de la route ! J'étais encore malhabile à me servir de mes raquettes à neige ; en ai-je passé des nuits en faction dans un trou de rocher ou dans les branches d'un sapin ! Et ces forêts sombres où on ne rencontre que des corbeaux ! Ces poisons de bêtes !

» Pour en revenir à mon histoire, le brigadier me dit, une après-midi : « Ecoute, Abram ! le Petit-François et ses deux canailles de frères chargent ce soir aux Rousses. Ils doivent passer par le creux du Crouaz. Je vas me poster à l'arrière, l'appointé se cachera sous le Vermillay et toi à l'entrée du creux. Comme tu as le plus long chemin à faire, tu partiras de suite avec Bijou. Allons, cette fois, du nerf ! »

» Bijou, c'était le caniche du poste. Pas son pareil pour éventer les contrebandiers. Il avait été d'ailleurs de contrebande, avait servi à passer sous le poil de la bijouterie et de l'horlogerie en France. Je l'ai trouvé blessé dans une bagarre, l'ai soigné, et depuis lors il ne me quitte plus. A quatre heures, j'étais en route, car il y avait deux mètres de neige sur le sol et on enfonçait, malgré les raquettes, jusqu'aux genoux. La carabine en bandoulière, le sabre d'abattis, la lourde capote et l'palpenstoch ne contribuaient pas à vous rendre plus léger, vous pouvez le penser. Et cependant j'y allais de bon cœur. Quel plaisir que celui de me mesurer une bonne fois avec ce terrible Petit-François, qui chaque jour nous narguait. Le dimanche, tout faraud, il promenait des filles autour de la Cure, pour nous donner des envies, la vilaine bête ! Le brigand savait bien qu'on n'était pas de bois et que ce n'était pas avec les trente sous de solde du gouvernement... Enfin, suffit !... Puis une autre histoire que nous avions eue ensemble, par rapport à la Rosette, la fille de l'aubergiste du Corbeau, à Saint-Cergues. Que voulez-vous, il était beau parleur, de la braise plein les poches, des bijoux à faire damner la vierge de Notre-Dame d'Arzier. Oh ! les filles ! Tenez, quand je pense à ce pandour là, le sang ne me fait qu'un tour. Ecoutez la fin, monsieur.

» Il y avait déjà deux bonnes heures que j'arpentais la forêt, quand j'approchai du creux du Crouaz. Le creux du Crouaz est un défilé entre le Noirmont et le Mont-Sallaz, un sentier de chèvre. A droite, un précipice, à gauche, une muraille polie comme une plaque de marbre, et quelle hauteur ! Tout cela à 1400 mètres d'altitude. Vous pouvez vous figurer quelle froidure. Et puis des forêts interminables, des sapins centenaires, aux troncs noirs, avec les branches ployées par la neige ! Pas une âme dans ces solitudes glacées. Je fis d'abord les cent pas dans le défilé, m'assis dans la neige, fumai... C'est égal, ça manquait de gaieté. Il faisait une nuit claire. Je savais bien que les contrebandiers ne portaient jamais des Rousses avant dix heures pour arriver à Begnins au petit jour. J'allais m'assoupir quand mon attention fut attirée par un étrange manège que faisait Bijou. Il avait fait une excavation dans un tas de neige contre la muraille, et au lieu de s'y blottir tranquille, suivant sa cons-

tante habitude en pareil cas, il reniflait, jouait des pattes, à gratter, creuser cette neige.

» A la fin, pourtant, me dis-je, faut voir ce que c'est ! Il y a du louche là-dessous. Je dépose ma carabine contre le mur, dégage mon sabre et me mets à creuser dans le trou de Bijou. Ah ! ça est devenu drôle, allez ! Tout d'un coup, Bijou et moi enfonçons avec tout un paquet de neige sur la tête. Je me trouve, sauf le respect que je vous dois, assis sur mon séant dans une espèce de caverne, bien sèche, avec du gravier fin et du sable au fond... Bijou était déjà debout et poussait de petits appels de gueule. J'allume ma lanterne sourde et qu'est-ce que je vois ? Sacrebleu ! une vingtaine de pains de sucre, des ballots de tabac de contrebande de vingt kilos, tout ficelés, avec leurs bretelles de paille tordue, des tonnelets de poudre de Berne, des caisses de cigares de Vevey et de Grandson, un magasin complet ! C'était un repaire du Petit-François. Pour rentrer des marchandises suisses en France, il faisait d'une pierre deux coups, le matin ! Ça représentait au moins mille écus, et l'Etat nous alloue en prime la moitié du butin confisqué. Vous pouvez juger de la régalarité !

» Il y avait déjà du temps que je m'ébaubissais à la vue du magot quand mon devoir de sentinelle me revint à l'esprit, Oui, mais comment sortir de ce trou ? Une hauteur de vingt pieds pour aller à la surface, et la paroi s'effritait à mesure que je cherchais à grimper. (A suivre.)

Les débuts de Silas.

Un de nos amis de Lutry nous écrit :

En nous racontant, samedi dernier, une amusante espièglerie du célèbre compteur de Belmont, vous auriez pu profiter de l'occasion pour faire connaître à vos lecteurs dans quelles circonstances Silas débuta dans son dangereux métier. Le fait est vraiment inouï. Si peut-être vous ne le connaissez pas, le voici dans sa parfaite authenticité :

Notre jeune Belmontois était à Zurich, sans ouvrage, sans sou ni maille, dans un piteux état enfin. A bout d'expédients, il finit par demander de l'ouvrage au directeur d'une grande ménagerie baraquée aux portes de la ville.

— Que savez-vous faire ? demande le directeur.

— Je suis cordonnier de mon état, répond Bolomey, mais je sais soigner les chevaux... J'ai toujours beaucoup aimé les bêtes.

— Eh bien, répond le directeur, je suis à vous dans quelques instants. Puis, en manière de plaisanterie : « Allez chercher une étrille, et étrillez d'abord cette lionne. »

Le pauvre garçon, qui voyait une ménagerie pour la première fois, prend le directeur au sérieux, demande une étrille, de l'eau et une éponge, et dix minutes après il était dans la cage.

La lionne pousse un rugissement terrible et s'apprête à bondir sur le malheureux... Directeur, employés, spectateurs, tout le monde est haletant !...

— *Allein, pas de manières !* dit le brave homme en son bon patois et en passant l'étrille sur le dos de la bête. On vit alors celle-ci étouffer ses rugissements, s'étendre sur les planches, fermer les yeux petit à petit, comme une chatte que l'on caresse, toute heureuse enfin d'être une fois grattée.

L'homme sortit de la cage aux applaudissements de tous, aussi tranquillement que s'il fût sorti d'une écurie. Il s'apprêtait à aller étriller un autre fauve, quand le directeur l'arrêta :

— C'est assez pour aujourd'hui, lui dit-il ; vous resterez à mon service à trois cents francs par mois pour commencer.

Pièce historique « Reine-Berthe ». — La *Reine Berthe*, de M. Adolphe Ribaux, que Payerne représentera dans le courant de juin prochain, a été lue la semaine dernière, par l'auteur, devant les divers comités d'organisation. De l'avis général, *Reine Berthe* est supérieure à tous les points de

vue à *Charles-le-Téméraire*, représenté il y a deux ans à Grandson.

La douce figure de la reine Berthe, dans le cadre religieux de l'époque, apparaît avec un relief intense.

Les ballets du cinquième et du septième tableau coupent agréablement les différents épisodes de la pièce.

Le travail de mise en scène et les études sont commencés. Le choix des principaux acteurs et actrices est chose faite. Tout fait donc augurer une bonne réussite.

Dou Iarro.

L'ai a tot parà dâi rudo crouëtis guieux pè lo mondo et surtot dein cliâo grantès velès io on pào comptà la canaille pè bataillons.

Attiutà vâi elliâz'iquie que no contavè, ia on part dè dzo, on papai dè pè Dzenèva.

On marchand dè brique-à-braque dè per lé avâi du grantein dein sa boutequa 'na galèza petit 'estatua que ne vaillessâ pas grand mouniâ, kâ nion ne la lài marchandavè, assebin, se cauqon l'âi ein avâi offai on part dè francs, l'arâi bailla po s'ein débarassi.

Mâ, on bio matin, vouaiquie on monsu qu'eintrè dein sa boutequa et, quand ve l'estatua, l'âi ein offrè tot lo drai cinquanta francs.

Dè bio savâi, lo martsî fe vito fè.

— Vo payo riche raque, dese cé monsu au marchand, mâ, coumeint ne retorno pas tsi mé ora, ariâ-vo la bontà dè la mè gardà tant-qu'îà déman matin ? La reveindrè queri mé-mimo.

— Eh ! à voutron servîço ! fe lo marchand, laissi-la pi io l'est !

Lo monsu aboulè don lè cinquanta francs, pu fot lo camp, tandi que lo boutequi sè desâi ein châteint dè dzouïe : « Quinna bou'n'au-baine ! Tè ràodzâi ! jamé dè ma via n'arè cru teri atant d'on affèro dinse, que n'est bon què po mettrè avouè la vilha ferraille. Enfin, l'est veindia, tant mi ! »

Mâ, m'einlèvine se, l'après-midzo, n'arrevè pas on outro gallà, revou assebin coumeint on menistro, qu'atsitè oquiè et ein vouaiteint on pou pè la boutequa, ve l'estatua qu'ètai adè à n'on carro dâo magasin.

— T'einlèvâi, que c'ein est galé ! fâ cè monsu. Dierro ein volliâ-vo dè cl'èstatua ? se dese ào marchand, kâ la mè faut cottè que cottè ? mon pouro père ein avâi 'na tota parairè que vegnâi dza dè son père-grand et l'âi tagnâi tant, se vo saviâi ! Crayo bin que l'est elia z'iquie ! Oh ! la mè faut et vo z'ein baillè dou millè francs !

Lo marchand sè peinsavè : « Tè bombardâi que stusse ne sèyè pas venu lo premi, l'est cein qu'est damadzo ! » et l'âi dese :

— Ma fai, regretto bin, ne pu pas la veindrè, po cein que l'è dza veindia stu matin à n'on monsu, que dussè veni la queri déman.

— Oh ! se vo pliiè ! fâ lo monsu, fédès voutron possibillio po la ravâi, payèré cein que faut ! Vo dio, vo z'ein baillo dou millè francs, et se vo pàodès fèrè rontrè lo martsî, einvouyime vito l'estatua tsi mè. Teni, vouaiquie mon nom et io ye demàoro ! Et l'âi baillè se n'adresse su on boccon dè papai, pu s'ein va.

Noutron marchand, coumeint vo peinsâ, sè redzoietâi dza d'être ào leindéman matin po vairè veni lo premi monsu qu'avâi payi l'estatua et quand fut quie, ye fâi et dâi mans po coudhi l'âi fèrè rontrè lo martsî. Mâ lo monsu tagnâi bon.

— Y'è payi d'avance, se desâi, y'è fè 'na bouna pâise et vu ein profitâ. Don, l'estatua, la mè faut !

— Vo z'ein rebaillo ceint francs ! l'âi dese lo marchand !

— Na !

— Dou ceints !

— Non pliiè !

— Ein volliâ-vo cinq ceints francs ?

— Na ! Na ! desâi adè l'autro.

— Et bin, millè francs ! fà lo martchand, que vollivè pè totès forcès la ravai po poi regagni su lo derraï monsu.

Adon quand l'ont derè mille francs, l'autro bastà ; lo boutequi l'ài compté sè beliets, pu lo monsu s'ein va.

Mà la pllie galéza, l'est quand l'a volliu allà portà l'estatua tsi cé que l'ài ein avai offai dou mille ! A l'adresse qu'on l'ài avai bailli, nion ne cognessai l'osé, kà clliao dou z'estaffié étiont tot bounament dou larro que travaillivnt dé compte à demi !

Saint-Saëns, le grand compositeur, qui peut être considéré comme le chef de l'école française, est également célèbre par ses villégiatures d'outre-mer. Tout-à-coup, prenant la fantaisie d'un de ces longs voyages, il part sans tambour ni trompette, et souvent à l'insu de ses amis les plus intimes. On se souvient qu'il y a quelques années il disparut ainsi pendant des mois sans que Paris sût ce qu'était devenu le maître.

C'est dans une de ces circonstances qu'il tourna gentiment ces vers sur l'embarquement qui allait le séparer du monde :

Je vais dans une île en terre,
Avec de l'eau tout autour ;
On n'y voit ni loup, ni panthère,
Ni crotale, ni vautour.
On y voit des fleurs énormes,
Des feuillages d'ornement ;
Vous m'attendrez sous les ormes
En disant : Quel garnement !
Le succès et les déboires
Des artistes du moment,
Les batailles oratoires
Des membres du Parlement,
L'Opéra, temple des gloires
Et des ennuis même ment.
Je vous laisse ces histoires :
Jouissez-en largement !
Moi, j'aurai pour nourriture
De mon âme et de mon cœur,
Le calme de la nature,
L'oubli, père du bonheur !

Un de nos négociants retrouve dans ses papiers une ancienne circulaire par laquelle une maison allemande lui offrait des bonbons à la crème. C'est en effet une pièce à lire, et dont nous extrayons les passages suivants :

Par emploi de meilleur lait et une manipulation très soignée il m'est réussi de vous présenter ce produit sans défaut et avec un arôme délicat.

La vente grandiose, qui est attrapée dans un temps très court, est le mieux prouvé, comme ces bonbons à la crème pur sont estimés.

Un moyen très préférable pour le tousser, qui usagé surtout des gens vieux, sont les tablettes à la réglisse ci-joint, et je vous assure que ce moyen de tousser aura un grand succès. J'en serais bien aise de recevoir une commission comme épreuve de vous.

Etc., etc.

Boutades.

Une bonne vieille femme de Gryon recevait la visite du pasteur tout récemment arrivé dans la commune. Après les condoléances d'usage, l'ecclésiastique amena la conversation sur les divers pasteurs qui l'avaient précédé dans la paroisse de Gryon. Et la vieille de rappeler avec une franchise qu'on ne trouve pas toujours dans nos montagnes, les qualités et les défauts de ceux-ci.

— Vous avez sans doute connu le pasteur R....

— Eh ! monsieur, si je l'ai connu ! exclama la vieille, il s'est bien souvent assis sur la chaise où vous êtes... Ah ! c'était un bien brave homme, mais... il n'était pas tant porté pour la religion.

En Allemagne, on a généralement la manie d'orner les murs des petits endroits d'inscriptions en prose ou en vers et de dessins d'un goût douteux. Un aubergiste obsédé par la vue de ces inscriptions vient de prendre une décision on ne peut plus pratique.

Dans le *retiro* de son établissement, il a accroché un tableau noir, auprès duquel se balance un bâton de craie blanche suspendu à une ficelle, et sur un coin du dit tableau figurent ce petit avis, revêtu de la signature du bon tavernier.

« Je prie instamment les personnes qui ne » pourraient résister au désir d'écrire ou de » dessiner ici de bien vouloir le faire sur ce ta- » bleau. »

Effrayé de son embonpoint précoce, un chirurgien montait à cheval depuis deux mois, dans l'intention de se faire maigrir. S'étant pesé, il a constaté qu'il avait... engraisé de deux kilos ! C'est son cheval qui avait maigri de trente livres. Cette découverte a été pour lui un trait de lumière : dorénavant, c'est lui qui portera son cheval.

Le professeur Busby avait mis dans sa chambre de belles grappes de raisin, qu'il réservait pour son déjeuner ; un des pensionnaires qui lui étaient confiés saisit les grappes, et se tournant vers ses camarades, il s'écria :

— Je publie les bans de mariage entre ces grappes et ma bouche. Si quelqu'un a de justes causes d'empêchement qui s'opposent à ce que ma bouche et ces grappes se conjoignent, qu'il le déclare.

Et le petit espiègle, sans attendre la réponse, se met en devoir de manger les raisins. Mais le professeur avait entendu sa harangue : sortant aussitôt d'une chambre voisine armé de verges, il empoigne le jeune orateur, et, le menaçant de la correction, il s'écrie en le parodiant :

— Je publie les bans de mariage entre ces verges et les culottes de James Nixfoord (c'était le nom de l'espiègle). Si quelqu'un...

— Arrêtez, monsieur, s'écria aussitôt James, il y a un empêchement.

— Lequel ?

— Les parties ne sont pas d'accord.

Ce trait d'esprit le sauva.

C'est le jour des étrennes. La maman ouvre minutieusement un paquet qu'on vient d'apporter, et la petite Titine suit ses mouvements avec inquiétude. C'est une magnifique poupée.

Alors, Titine, joyeuse :

— Ah ! maman, que j'ai eu peur : je craignais que ce soit quelque chose pour toi !

En omnibus :

La mère, à sa fillette âgée de cinq ans :

— Donne cette pièce au conducteur, ma mignonne.

L'enfant, à haute voix :

— Est-ce que c'est la fausse pièce que tu ne peux pas arriver à faire passer ?

L'enseigne du « Lion-d'Or », si fréquente chez les aubergistes, était quelquefois figurée par un innocent artificier ; on représentait un voyageur couché et endormi, et cela voulait dire : « Au lit, on dort ».

L'avocat venait de plaider, il avait été pathétique. Il s'agissait du vol d'un paletot.

Le défenseur avait démontré, clair comme cristal de roche, l'innocence de son client.

Acquittement sur toute la ligne.

A la sortie de l'audience, le prévenu, remis en liberté, s'approche de son sauveur et avec candeur :

— Maintenant que c'est fini... puis-je le porter ?

Chez un prêteur.

— Voyons, c'est convenu ? Vous m'avancez la somme et je vous fais un effet à trois mois...

— Que vous oublierez de payer à l'échéance ?

— Par exemple ! Tenez, comme ça, êtes-vous tranquille ?

Et, ce disant, l'emprunteur fait un nœud à son mouchoir.

Le soldat Dumanet, qui désire assister à la noce de sa cousine, demande à son capitaine une permission de quarante-huit heures.

— Quel jour se marie-t-elle, votre cousine ?

— Jeudi, mon capitaine.

— Eh bien ! comme vous ne pourriez que la gêner le vendredi, je vous accorde vingt-quatre heures seulement.

Dans une classe primaire de filles, le maître entretient ses élèves des différentes parties du corps humain, et s'assure par quelques interrogations qu'il a été bien compris.

— Où est l'estomac ? demande-t-il.

Personne ne répond : il est évident que les élèves sont embarrassées de donner une réponse claire à cette question.

Tout à coup, une fillette lève la main : M'sieu, je sais.

— Eh bien, voyons, où est l'estomac ?...

— Il est *au nord du ventre*, m'sieu !

L'abonné, qui nous rappelle cette amusante réponse, qui date sans doute d'un certain nombre d'années, ajoute :

« L'histoire est authentique. La petite écolière est maintenant une des meilleures institutrices de notre canton. »

La **Société littéraire** nous a donné, samedi dernier, une très belle représentation de l'*Ami Fritz*, de Erckmann-Chatrion. Il faudrait citer, pour être juste, tous les interprètes de l'*Ami Fritz*, dames et messieurs. Qu'on nous permette seulement une exception en faveur de M^{lle} Roos (rôle de Suzel), qui, plusieurs fois déjà, a prêté son précieux concours à des soirées d'amateurs. Chaque représentation nouvelle marque un progrès de son incontestable talent.

Concert Dénéreaz. — Mercredi 1^{er} mars, M. Dénéreaz, organiste, donnera dans le temple de St-François un grand concert, avec le concours de **Sarasate**, le célèbre violoniste, et de M^{lle} P. *Valotton*, cantatrice. Quel amateur de musique manquera-t-il si belle occasion ? Il sera donc prudent de ne pas attendre au dernier moment pour prendre ses billets. — Ceux-ci sont en vente chez MM. Tarrin, Dubois, Fœtisch frères et Schreiber et Wallbach.

THEATRE. — On a beaucoup ri jeudi, au théâtre. Demain soir, on y rira beaucoup encore, puisque, dans le programme, figure de nouveau l'amusante comédie de Feydeau, **Un fil à la patte**. Avant cela, un vrai régal littéraire : **Le Barbier de Séville**, de Beaumarchais. — Rideau à 7 ½ h.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Faire-part.

MENUS ET CARTES DE TABLE

OCCASION Les grands stocks de marchandises pour la Saison d'automne et hiver, telle que :

Ettoffes pour Dames, fillettes et enfants,
dep. Fr. 1 — p. m.
Milaines, Bouzkins, Cheviots p' hommes » 2 50 »
Coutil imprimé, flanelle laine et coton » — 45 »
Cotonnerie, toiles écruées et blanchies » — 20 »
jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bon marché par les Magasins populaires de **Max Wirth, Zurich.** — Echantillons franco. —
Adresse: **Max Wirth, Zurich.**

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.